

m é m o i r e

plurielle

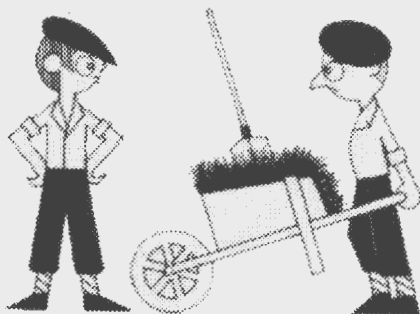
LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

12

Comme chaque année, dès la fin du mois de juin, les vacances, fort méritées naturellement, vont disperser les lecteurs de *Mémoire plurielle*. Ce numéro pourra, s'ils le souhaitent, les accompagner dans leur farniente. Leur esprit, libéré des soucis habituels, accueillera mieux encore la détente

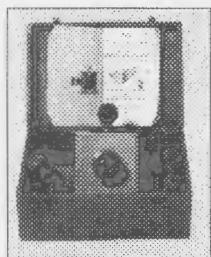
que leur apporte la revue. La photographie, vous le verrez, est à l'honneur dans ce numéro

Ce plaisir, du moins nous l'espérons, sera doublé par celui que leur apportera *Les Cahiers d'Afrique du Nord*, la nouvelle publication qui leur est proposée. Bonne lecture donc, excellentes vacances, et à la rentrée.



La parole

nous appartient



Espace historique 3

Les premiers photographes sahariens

Jean-Charles Humbert

Ecrivain public 9

Bagages enregistrés

Evelyn Waugh

Hommes singuliers 14

Jean Geiser, photographe-éditeur

Jean-Charles Humbert

Le musée 18

La carte postale tunisienne

René Pellegrin

Point livres 20

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Les chemins de mémoire 22

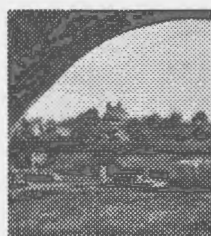
Tchatcharolle existe, je l'ai rencontré

Jean Benoît

Brève 24

Pourquoi pas une division? La Marocaine

J.L.H.



Comité de rédaction

Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard

Adresse postale : 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris.

Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adbérent* : à partir de 75 francs.

Prix au numéro : 25 F.

Commission paritaire en cours.

Les premiers photographes sahariens

Jean-Charles Humbert

Photographes-pionniers, les premiers explorateurs sahariens n'ont pas été très disert sur le matériel photo qu'ils emportaient avec eux. Ce n'est qu'au hasard d'une page de leur récit qu'on peut glaner quelques informations. Jean-Charles Humbert s'est penché sur leurs récits et nous livre quelques-uns de leurs secrets.

Dans son livre publié en 1864, *Les Touaregs du Nord*, Duveyrier confie : "Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont été dessinées par M. Bertall soit d'après des photographies, soit d'après des croquis pris sur les lieux... Quelques-unes des photographies dont je me suis servi ont été prises dans le Sahara algérien par M. Puig, pharmacien militaire. Quelques autres ont été exécutées à Paris par divers artistes, quand les marabouts touareg y sont venus ; enfin, d'autres ont été prises par moi, sur les lieux, malgré les difficultés de modifier l'instrument, suivant l'intensité de la lumière. La plupart de mes épreuves sont brûlées, mais lisibles cependant."

Le docteur Victor Largeau effectua trois voyages dans le Sud, en 1875, 1876 et 1877. Il se rendit notamment dans la région du Souf, visita El Oued, Touggourt, Ouargla et fit deux séjours à Ghadamès. Il reconnut également le cours de l'oued Ighaghar et celui de l'oued Mya au sud de Ouargla. Dans l'un de ses ouvrages, *Le Pays de Rirba*, Largeau avoue

avec franchise être un profane en matière de vues photographiques : "Je mis à contribution l'ancienne amitié qui me lie à monsieur Nesme, l'habile photographe d'Alger, et j'allai prendre chez lui des leçons de photographie qui me permirent de rapporter du désert des clichés, sinon excellents, du moins passables." Il était alors accompagné d'un mehadjeri de Touggourt du nom de Ahmed Ben-Ett-Taleb Youssouf qu'il employait à faire de l'eau distillée. Ces précautions n'empêchèrent pas l'explorateur de connaître quelques mésaventures au cours de son voyage : "La charge tombée comprenait ma caisse de produits photographiques que brisa la violence du choc. Une forte odeur d'éther sulfurique me fit craindre que tous mes flacons ne fussent cassés."

Plus tard, pendant son long séjour dans l'oasis de Ouargla, il commenta avec précision les effets de la chaleur sur son matériel et donna des conseils :

"L'appareil photographique que j'avais acheté chez M. Dubroni, rue Auber à Paris, résista

COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE COLONIAL
 BABBY, METAIS & C^o
 PARIS — 90, Rue Menou et St. René des Écoles — PARIS

Telephone 896.78 Telephone 896.78



JUWELLE
 12000
 12000
 12000
 12000
 12000



MARSOLIN
 12000
 12000
 12000
 12000



DUBRONI
 12000
 12000
 12000
 12000

SPECIALITÉS POUR LES APPARELS COLONIAUX
 Plaques, Papiers et Produits photographiques
 marque "Colonial" déposée

Planchettes	en toile de soie
Vitrage-Fixage	en liège
Piilage	extra-concentré, etc.

Catalogue illustré franco sur demande
 20, Lescazes de "La Dépêche Coloniale"

très bien grâce à l'épaisseur des planchettes et grâce surtout aux morceaux de cuivre dont sont pourvues toutes les jointures. L'appareil américain de "Junte", que beaucoup préfèrent en Europe, ne résiste pas au Sahara : les planches se tordent sous l'effet de la sécheresse et il est bientôt impossible de s'en servir. L'appareil "Dubroni" est excellent dans ces contrées, à la condition qu'on ne s'en serve pas comme le prescrit la méthode qui l'accompagne; le rayonnement est trop fort dans le Sahara pour qu'on puisse opérer en pleine lumière; les tentes mêmes dont on se sert en Europe pour la photographie de campagne, ne suffisent pas ici : il faut une tente très obscure sous laquelle on allume une petite lanterne à verres jaunes... Moyennant cette précaution, l'appareil "Dubroni" présente des avantages spéciaux... Ce qu'il y a surtout d'excellent,

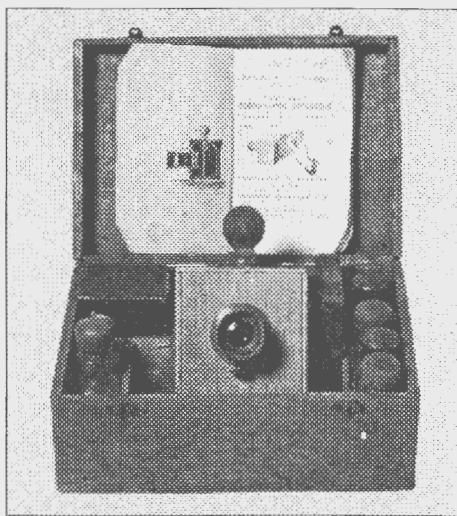
c'est son châssis-laboratoire qui dispense de la cuvette à bain d'argent dans laquelle, malgré toutes les précautions, le sable s'introduit toujours en grande quantité, sable salé qui s'attache au cliché et produit, dans le bain, un précipité qui l'épuise rapidement. On sensibilise donc avec un grand avantage dans le châssis-laboratoire, mais il est préférable de retirer la plaque pour le développement... Il m'est arrivé, par des températures de plus de 50° à l'ombre, de retirer ma plaque du châssis après dix minutes sans y remarquer la moindre réduction... J'adresse tous mes remerciements à un homme qui est tout à la fois habile photographe et peintre de talent, M. Duburguet de Niort, qui a bien voulu se charger d'imprimer, avec tous les soins imaginables, les clichés photographiques que j'ai pu faire dans le Sahara."

Hugues Le Roux, en conclusion de son livre *Au Sahara*, qui retrace un voyage effectué en 1890 sur l'itinéraire Alger-Aïn Sefra-Ghardaïa-Ouargla et Biskra, écrit : 'Je tiens à remercier ici M. Nadar qui, au moment où je partais pour le Sud, m'a confié son appareil, le "Kodak", et qui m'en a enseigné l'usage. La plupart des photographies qui illustrent ce livre ne sont que des transpositions, par le procédé "Petit", des clichés que j'ai obtenus avec le Kodak sur papier "Isman". L'appareil, renforcé de quelques bandes de métal, a résisté à des chaleurs de 52° et aux secousses de la locomotion en dromadaire. Les clichés que je n'ai pas exécutés moi-même m'ont été gracieusement prêtés par MM. Foureau et Fau, directeurs de la Compagnie de l'Oued Righ, ainsi que par MM. Gervais et Courtellemont, les éditeurs de la magnifique publication *L'Algérie artistique* où la photogravure a été employée pour la première fois avec des délicatesses qui font révolution dans l'illustration photographique.'

L'explorateur F. Foureau qui effectua tant de voyages au Sahara avant d'entreprendre sa grande mission transsaharienne, donna dans *Mon neuvième voyage au Sahara et au pays touareg - mars-juin 1897* de précieux conseils aux futurs explorateurs sahariens. Voici ce qu'il écrivait à la suite d'une période de très grande chaleur qu'il avait traversée le 1er mai 1897, près de Menghough : "Compte tenu des grandes chaleurs sahariennes, l'explorateur, pour ne pas avoir de mécomptes en route sur ses instruments photographiques, devra avoir soin de se munir d'appareils entièrement métalliques qui, seuls, peuvent

résister et lui donner de bons résultats dans des conditions de sécheresse. Dans ce cas, le voyageur ne devra pas oublier que, si ses appareils sont en cuivre, en acier ou en aluminium, il est indispensable que ces métaux soient absolument isolés du voisinage des plaques par de minces planchettes de bois posées à l'intérieur; si on néglige cette précaution, le cuivre, l'acier et l'aluminium, mêmes peints, agissent sur les émulsions et les voilent lentement, soit par défaut d'opacité à certains rayons, soit pour toute autre cause; il en est de même des numéros ou étiquettes bleu sur blanc ou blanc sur bleu, les sulfites qui entrent dans les colorations bleues produisant le même effet de voile."

Au cours de sa mission saharienne de 1898-1900 avec le commandant Lamy, Foureau nota au hasard des pages les difficultés qu'il rencontrait pour son matériel photo. Ainsi, dans les *Documents scientifiques de la Mission*



Appareil photographique DUBRONI

publiés en 1905, il précise, en arrivant en vue du sommet du Djoué : "... La vue est prise à l'intérieur d'un ravin avec l'appareil cyclographique Damoiseau, angle 90°..."

Il reconnaît que la vue de la chaîne d'Alazzer est un cliché de M. L. Leroy; plus loin, il ajoute que les deux gouffres d'Aïn Taïba ont été pris avec l'appareil cyclographique Damoiseau, angle 120°.

Il indique par ailleurs que la vue a été prise en regardant vers le nord et que la phototypie est de M. Solier. Son ouvrage *D'Alger au Congo* de 1902 est ponctué de remarques parfois amusantes, souvent amères. Ainsi, à la date des 27 et 28 mars : "Je viens de photographeur Boubekour et El Hadj Moussa, les guides et, pendant que le premier passe entre les mains de Fournial qui le dessine sur son album, je reste en tête à tête avec le second. Il faut qu'il inspecte tout l'appareil photographique devant lequel il reste profondément ébahi; mais le triomphe véritable, c'est la manœuvre de l'obturateur actionné par une poire en caoutchouc. Les premières fois qu'il agit lui-même sur la poire, il ne le fait qu'avec une très vive appréhension, on dirait qu'il s'attend à recevoir un coup de canon en pleine poitrine; mais après, oh! c'est une autre affaire, il est familiarisé avec l'instrument et je suis bientôt obligé de le lui ôter des mains pour le conserver intact. C'était la reproduction exacte de la scène que j'avais eue en 1894 avec les femmes des Touareg Azdjer à Tighammaline."

Mais Foureau sera moins joyeux quand il lui faudra abandonner son matériel : "Il a fallu détruire par le feu la presque totalité des

charges... On a brûlé toutes les grandes plaques photographiques et les grands appareils." Plus tard, le 25 juin, il note qu'il a détruit un "Kodak Eastman" à pellicules qu'il avait conservé; par chance, Fernand Foureau parviendra à sauver quelques plaques qui illustrent les difficultés rencontrées par sa mission.

Les militaires français, placés aux avant-postes sur les marges sahariennes, étaient les mieux préparés à la découverte des régions inconnues du Sahara. Leurs missions comportaient non seulement des observations topographiques... mais ils avaient aussi le souci de rapporter des clichés. Le lieutenant Cottenest, à la tête de son goum, fut le premier Européen à reconnaître le massif du Hoggar en avril-mai 1902 mais il perdit ses clichés au cours du combat de Tit, le 7 mai. Le raid du lieutenant Guillo-Lohan, suivant un itinéraire proche de celui de Cottenest, lui permit de découvrir le centre du massif, la "Koudia" (tem. *Atakor* : le crâne) et il tenta même d'escalader le pic de l'Illamane. En passant dans l'oasis d'Idélès, il fit édifier une sorte de monument fait d'un tronc de palmier surmonté d'un bouclier touareg en souvenir de la mission Flatters. Bref, Guillo-Lohan faisait découvrir pour la première fois par des photos le mystérieux massif du Hoggar. D'autres comme les lieutenants Voinot, Besset ou Peltier surent également utiliser la photographie au cours de leurs missions.

Le général Laperrine, dans une lettre de janvier 1907 à F. Dubois, révèle tout l'intérêt qu'il porte à la photographie. Il lui écrit : "Le Vérascopie a une grande vogue ici; des officiers lui préfèrent la jumelle Bellieni et



Cliché pris par le général Laperrine, tandis qu'un officier immortalise un chamelier.

d'autres des appareils plus panoramiques. D'une façon générale, il faut donner la préférence à l'appareil en métal. Il y a souvent des enrayages provenant du sable, il faut emporter une pincette d'horloger pour pouvoir démonter son appareil et quelques pièces : vis, ressort à boucher de rechange.

Le Vérascopie a l'avantage d'avoir un mécanisme fort simple et de pouvoir être démonté par un simple mortel... Dans tous les cas, je vous conseille de vous faire montrer le mécanisme par le marchand. Comme lumière, l'étiquette bleue Lumière donne toute satisfaction pour les instantanés. Il n'est pas mauvais d'avoir quelques douzaines d'anti halo pour pouvoir faire des contre jours et un pied, en cas d'inscriptions mal éclairées, gravures rupestres, etc. Pour bien des cas, la lumière est même trop vive; il faut emporter des bonnettes jaunes pour l'atténuer les jours de beau soleil lorsque l'on photographie dans le milieu de la journée

de 9 heures à 3 heures du soir. Il ne faut pas songer à développer en cours de route. Il suffit d'emporter une lanterne pliante permettant de recharger dans sa tente le soir et des bandes gommées pour refermer hermétiquement les boîtes et mettant le contenu à l'abri du sable.

A ce propos, ne pas oublier un blaireau pour les plaques, un pour l'appareil et une peau de chamois fine pour les objectifs. Si, dans un poste, vous avez envie de développer une ou deux douzaines pour voir, vous trouverez toujours un officier photo-

graphe ayant cabinet noir et produits."

Deux albums publiés par Jean Geiser en 1908 relatent par la photographie les événements qui eurent lieu dans le Sud-Oranais. Le premier se rapporte à la colonne du Haut-Guir qui, au cours des mois de mars-avril et mai 1908, dut livrer combat aux tribus marocaines notamment le 16 avril 1908 à Menhabba, le 5 mai à Douiret-Es-Seba et le 14 mai à Beni-Ouzien et Bou-Denib. Durant cette campagne, de nombreux officiers se chargèrent de photographier le pays et les combats : le capitaine breveté Feral de l'état-major d'Aïn-Sefra, le lieutenant Candelon du 2e régiment de tirailleurs algériens, le lieutenant breveté de Lesparde de l'état-major, le lieutenant Bernard de la compagnie saharienne de Colomb-Béchar, Jean Geiser et Garaud de Bou-Denib. Le second album concerne la construction des postes du Haut-Guir : Bou-Annan et Bou-

Denib et les événements de août-septembre 1908 avec l'attaque, le 1er septembre 1908, du poste de Bou-Denib. Les clichés furent fournis par de nombreux sahariens : on peut citer le lieutenant-colonel Canton commandant militaire du Haut-Guir, le capitaine Feral, le lieutenant Hameline du 1er bataillon d'Afrique, le brigadier Toucas de la compagnie saharienne de Colomb-Béchar, le soldat-ordonnance Garaud. Certains de ces documents seront édités en cartes postales par Geiser et Garaud. La correspondance du maréchal des logis Duilhé ne donne guère de renseignements sur le matériel photographique qui était utilisé à cette époque par les photographes.

Pourtant, un de ses correspondants, le sergent Teisseire, lui envoya d'In Salah, une carte postale datée du 24 mars 1914, sur laquelle il lui signalait : "J'arrive du Ahaggar d'où je viens de faire une tournée photographique" et il précisait plus loin : "... Je suis l'auteur de la présente carte."

En définitive, c'est peut-être cet obscur correspondant qui, dans une carte postale datée du 19 août 1905 et illustrée par le puits Flatters à Ouargla, décrivait le mieux les difficultés de la photographie au Sahara. Voici ce qu'il écrivait avec beaucoup de franchise : "Pardon de l'ennui que je te cause avec mon appareil! Fais comme pour toi. Voici surtout les particularités que je désire : appareil portable, peu volumineux, à pellicules ou plaques 9 x 12, métallique autant que possible ou chambre Folding; bon objectif rectiligne de marque connue, s'il s'en trouve à bon compte, obturateur très rapide et possibilité de diaphragmer très

petit. Se méfier des appareils de réclame "Girard" à moins que dans le nombre il y en ait un bon! Mais plusieurs de mes camarades ont été volés dans cette Maison."

Pour l'anecdote, on rappellera qu'au cours de leurs voyages exécutés en 1897 et 1898 à El Goléa, le docteur Huguet et le lieutenant Peltier, évoquant la construction des maisons, rapportent : "Pour faire la charpente d'une fenêtre, le travail est long et minutieux. Le difficile est de se procurer les carreaux nécessaires. Heureux alors l'officier-photographe ou celui dont les camarades amateurs font usage d'un appareil de format 18 par 24; les vieux clichés prennent une valeur que les fabricants de plaques ne leur soupçonnent certes pas; une fois la gélatine enlevée, on entre en possession d'un beau verre à vitre qui fait plus d'un jaloux... Aucune fenêtre ne ressemble à sa voisine; un habitant ayant employé des plaques de 9 par 12, un autre de 13 par 18, le plus riche enfin des 18 par 24, il en résulte une variété très grande dans la forme générale des ouvertures qui, souvent, sont de dimensions différentes pour une même maison."

On peut regretter malgré tout d'avoir si peu d'informations sur les appareils utilisés. Aucun service officiel n'était chargé, à l'époque, de centraliser ces documents. Il est heureux que des éditeurs perspicaces aient eu le souci de conserver et de diffuser ces documents qui offrent ainsi à la carte postale une belle revanche sur la photographie. ■

Ces pages sont tirées de l'ouvrage de Jean-Charles Humbert, La Découverte du Sahara en 1900. L'Harmattan, 1996.

Bagages enregistrés

Evelyn Waugh

Evelyn Waugh, écrivain anglais (Londres 1903 - Taunton, Somerset 1966) a beaucoup voyagé et a donné, dans son œuvre (romans, essais, biographies) une vision très pessimiste de l'humanité rencontrée. Il a fait une courte escale à Alger en 1930 et il est intéressant de lire ces quelques lignes, inspirées par la ville, pas toujours très tendres, mais bien caractéristiques de la vision trop rapide que peuvent en avoir des touristes pressés !

Dans la nuit nous étions arrivés à Alger et je m'aperçus que le *Stella* était amarré au quai de la Marine, dans le port de commerce. Le pont était déjà couvert d'étals, comme pour une vente de charité. On y vendait des bijoux en filigrane d'or, des jumelles et des tapis. Les bijoux étaient affreux. Les jumelles étaient pour la plupart de marque connue mais vendues hors taxe, et donc incroyablement bon marché. Plusieurs passagers en achetèrent une paire. Je ne sais pas s'ils réussirent à les passer en douane à Harwich. Les tapis n'étaient pas chers non plus. Certains, de fabrication européenne, étaient lustrés ; les autres, provenant de l'artisanat local, étaient faits de laine grossière et rayés comme des tapis de selle. L'eau du port était couverte d'ordures flottantes. Des jeunes hommes nageaient au milieu. Ils écartaient, à coups de tête ou avec des mouvements de bras, ce magma de bouteilles vides, de papier détrempe, d'écorces de pamplemousses et autres déchets ménagers, tout en réclamant des pièces de monnaie.

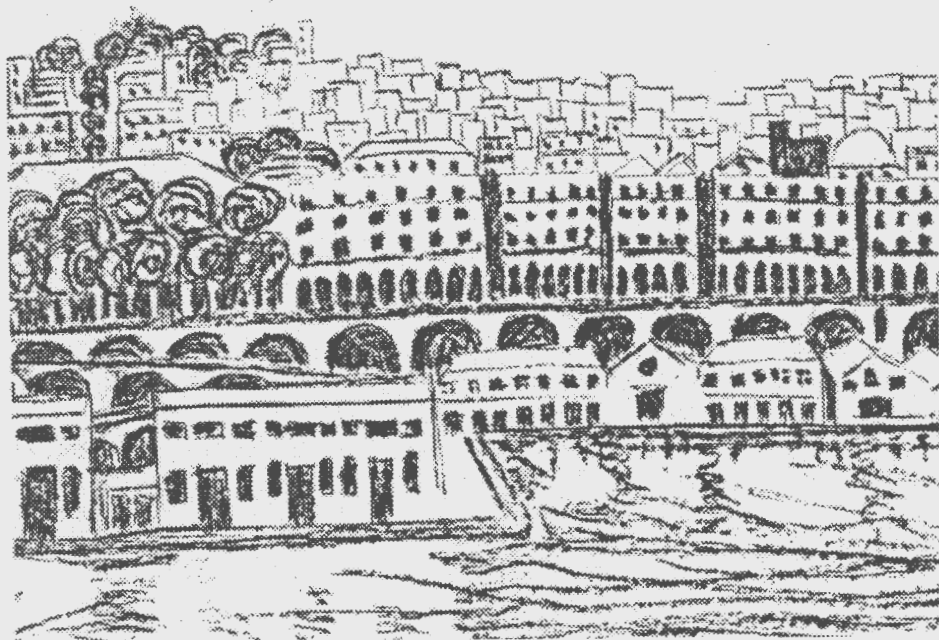
La ville s'élève sur les pentes de la partie ouest de la baie d'Alger. Sauf un petit triangle de rues sordides autour et au-dessous de la casbah, elle s'est développée dans la deuxième moitié du siècle dernier sur un modèle provincial typiquement français : une place de la République plantée de magnolias et de bambous, entourée de cafés et de restaurants ; de larges boulevards à arcades qui rayonnent à partir de la place, avec leurs bureaux, leurs boutiques et leurs résidences ; des affiches en français sur tous les panneaux publicitaires pour Peugeot, Dubonnet, le savon Palmolive, Citroën, les Galeries Lafayette ; une zone de banlieue verte qui s'étire au sud ; un joli parc bien dessiné avec des plantes tropicales ; un bois de Boulogne ; un chemin Shakespeare ; un terrain de golf à neuf trous et un chemin du Golfe ; des collines boisées au-dessus de la ville, avec des villas plus grandes, des casernes et des forts.

Quinze jours avant notre arrivée, la Légion étrangère était cantonnée ici, mais elle était maintenant partie dans le bled. J'aurais aimé voir cette compagnie de chevaliers exilés – tous, j'aime à croire, souffrant pour le renom de leurs compatriotes, tous d'origine élevée et romantique. Le chauffeur de taxi à qui je parlais d'eux m'en fit une description peu enthousiasmante. Leur solde était si médiocre, disait-il, qu'ils n'avaient jamais les moyens de faire autre chose que de rester plantés au coin des rues, et de s'amuser à cracher. C'étaient presque tous de jeunes brutes criminelles, malingres, et d'une intelligence très limitée. Il était content de les savoir ailleurs. Mais les chauffeurs de taxi sont, par nature, une race de misanthropes.

Une expédition partit du *Stella* en voiture pour visiter une vallée de singes. Je demeurai en ville où il semblait y avoir bien assez de choses pour trouver à occuper un jour ou deux. C'était particulièrement intéressant après Port-Saïd avec laquelle, outre le facteur déterminant d'une administration française, elle aurait dû avoir beaucoup de points communs. A la grande différence de cette autre ville, il n'y avait apparemment pas de discrimination de race ou de couleur à Alger. La population n'est pas du tout à prédominance maure. Baedeker donne pour 1911 les chiffres suivants : trente-trois mille deux cents musulmans, douze mille cinq cents juifs et trente-cinq mille deux cents Européens, Italiens et Espagnols principalement. Ces vingt dernières années, le déséquilibre s'est encore accentué au détriment des musulmans avec l'arrivée régulière de commerçants et de fonctionnaires français et l'aménagement des hauteurs en station d'hiver pour les riches de toutes les nations. Même la casbah, ce vieux quartier oriental, est envahie par les Maltais et toutes sortes de peuples méditerranéens des classes inférieures. Cependant, les Arabes n'ont fait aucun effort pour imiter les Européens, que ce soit dans le vêtement ou les manières.

Pas de ces imbécillités kemalistes à propos du vote des femmes ou du port du chapeau melon. Les hommes restent polygames et marchent dans les rues, devisant gravement entre eux, figures très dignes avec leur volumineux turban capitoné, leur long manteau et leur grand bâton de marche. Leurs femmes trottaient derrière, voilées de blanc, les yeux noircis de khôl et les doigts couverts de henné. Les hommes fréquentent sans aucune gêne les Européens qui appartiennent à la même classe. Les porteurs ou éboueurs blancs échangent des mégots avec leurs collègues de couleur, tandis que dans les grands cafés, les propriétaires terriens arabes, dans leur beau costume maure, assis le plus naturellement du monde à la table voisine de celle d'officiers de la marine ou de l'armée et de *légionnaires* en redingote, écoutent l'orchestre, boivent leur vermouth-cassis, lisent les journaux français et échangent des salutations de tous côtés.

Je me demande ce qui donne aux seuls colons anglo-saxons ce sentiment si peu généreux de supériorité sur leurs voisins. Pourquoi les résidents britanniques de P



M.-F. T.

Saïd me mirent-ils en garde contre les hôtels qui risquaient d'héberger des Egyptiens, des "Gypsies" ?

Au restaurant où je déjeunai le lendemain, il y avait à la table voisine un groupe délicieux – un sémillant petit Français avec sa femme et trois Maures à longue barbe, au beau nez aquilin et aux yeux plissés, pétillants de malice. L'un d'eux était l'hôte. A l'évidence ils appréciaient tous beaucoup leur repas qu'ils arrosaient copieusement de *vin rosé* du cru. La femme entretenait avec l'hôte un flirt léger et son mari faisait des plaisanteries qui avaient beaucoup de succès, mais que je ne réussis pas bien à entendre malgré tous mes efforts d'attention.

Ce restaurant était vraiment charmant. J'ai oublié d'en noter le nom dans mon carnet mais il est assez facile à trouver en descendant le boulevard de la République. Il y a des tables à l'intérieur et sur le trottoir au milieu d'arbustes en pots et il s'ouvre sur le port. Il faisait tout à fait marseillais. Une femme d'âge mûr, debout derrière une table, ouvrait de petites huîtres fripées, d'un vert vif. Il y avait des monceaux d'écrevisses et de homards à l'air redoutable. Je pris une *bouillabaisse* et des *œufs à la turque* et bus du vin blanc algérien. Le vin algérien n'est pas très bon. Ce restaurant était visiblement très apprécié : toutes ses tables étaient occupées. Mais peut-être était-ce à cause de la date ? Nous étions le dimanche de Pentecôte.

Après le déjeuner, je grimpai, d'une démarche passablement alourdie vers la casbah. De là on a une belle vue sur la ville, le port et toute la baie d'Alger. Les maisons sont très vieilles et les ruelles étroites et pentues. On y trouve cette vie de rue animée que l'on voit dans toute vieille ville qui a un quartier pauvre inaccessible à la circulation. Une rue et une petite terrasse étaient consacrées aux maisons de mauvais renom, toutes très gaies, peintes de couleurs vives, avec, se pressant à chaque porte et à chaque fenêtre, des jeunes femmes obèses et pas très jolies, aux vêtements criards.

Si j'étais arrivé là, fraîchement débarqué d'Angleterre, j'aurais trouvé le tableau assez amusant, mais comme aperçu de la vie orientale c'était moins passionnant que Le Caire le soir de Bajiram, et, comme exemple d'urbanisme médiéval, moins impressionnant que le Manderaggio à La Valette.

Il y avait peu de mendiants ou de marchands ambulants, à part l'inévitable essaim de cireurs de chaussures, et pas de drogman local. A Alger, le port excepté, on pouvait se promener partout tranquillement.

Là, en revanche, il fallait passer au travers d'une bande serrée de guides – pour la plupart de jeunes hommes désagréables et désinvoltes, portant costume européen, canotier, nœud papillon et moustache à la Charlie Chaplin. Ils parlaient le français et un peu l'anglais et étaient vaguement, j'imagine, d'origine européenne. Leur spécialité, c'était d'organiser des excursions pour voir des danses du pays – des *fêtes mauresques* – et avec cela, ils empoisonnaient tout le monde. De nombreux passagers du *Stella* se laissèrent tenter et, à leur retour, donnèrent des relations fort différentes de leur équipée. Certains semblaient avoir vu un spectacle convenable et parfaitement authentique dans la cour de quelque maison maure médiévale. Ils parlaient d'un orchestre indigène, composé de tambours et d'instruments à vent, et d'une troupe de danseuses voilées exécutant les pas de diverses danses tribales traditionnelles. Ils dirent que c'était un peu monotone mais semblaient très satisfaits de leur soirée.

Un autre groupe, qui comprenait deux femmes, deux Anglaises, fut conduit au dernier étage d'une maison mal famée où tout le monde fut invité à s'asseoir en rond dans une pièce minuscule. Là, ils attendirent un bon moment à la lumière d'une petite lampe à huile, de plus en plus mal à leur aise. Mais soudain les rideaux de la porte s'écartèrent et une juive massive, plus très jeune, entra en se pavanant, entièrement nue si l'on excepte quelques bijoux de pacotille, et cette femme entama une *danse du ventre* sur le semblant de piste qui la séparait d'eux.

Voici le verdict d'une des Anglaises au sujet de cette expérience : "Eh bien, d'une certaine façon, je suis contente d'avoir vu cela, mais je n'aimerais sûrement pas y retourner !" Sa compagne refusa purement et simplement de revenir sur ce sujet, sous quelque angle que ce fût, avec qui que ce fût, et durant tout le reste de la traversée elle évita soigneusement la compagnie des messieurs qui l'avaient escortée ce soir-là.

Mais un autre groupe fit une expérience encore plus attristante. Cinq Ecossais âgés de trente à quarante ans, trois femmes et deux hommes. Ils se firent accrocher par un guide très douteux qui les emmena en taxi à la casbah. Il leur fit payer deux cents francs pour cette course, qu'ils réglèrent poliment et sans discuter. Puis il les conduisit à une maison dans une impasse, frappa à la porte trois fois et commença à leur faire peur en disant : "Cet endroit est dangereux. Vous êtes en sécurité tant que vous êtes avec moi, mais il ne faut en aucun cas vous éloigner, ou je ne répons pas des conséquences." On les fit entrer un par un et chacun dut payer cent francs. La porte se referma derrière eux et on les fit descendre dans une cave. Le guide leur expliqua qu'ils devaient commander du café, ce qui leur coûta vingt francs par tête. Avant même d'avoir pu y goûter, ils entendirent un coup de feu juste derrière la porte. "Sauvez-vous !" dit le guide.

Ils détalèrent et retrouvèrent leur taxi qui, fort heureusement, par un hasard inexplicable, était encore là, à les attendre.

"Les dames sont sans doute un peu retournées par toute cette histoire. Que diraient-elles d'un petit cognac ?" dit le guide qui commanda au taxi de les conduire à un des cafés ordinaires en ville (ce qui coûta encore deux cents francs) et fit servir à chacun des membres du groupe un petit verre d'eau-de-vie. Il régla l'addition en expliquant que ça faisait vingt-cinq francs par tête, plus dix francs de pourboire.

"C'est l'avantage de venir avec moi, expliqua-t-il. Je fixe les pourboires pour vous, comme ça vous ne risquez pas de vous faire estamper. Il y a beaucoup d'escrocs dans cette ville, qui profiteraient de votre inexpérience si vous étiez seuls."

Puis il les reconduisit au bateau, leur rappelant discrètement que son tarif, le soir, était de cent francs – ou laissé à leur générosité. Ils étaient encore si troublés et émus qu'ils lui donnèrent ses cent francs, en le remerciant et en se félicitant de s'en être tirés à si bon compte. C'est seulement plus tard, en reparlant de cette aventure entre eux, qu'ils commencèrent à se demander si les sommes qu'ils avaient payées n'étaient pas un peu lourdes, si la maison d'où ils s'étaient précipitamment enfuis n'était pas, par hasard, celle de leur guide et si sa femme, son petit garçon ou un voisin obligeant n'avaient pas tiré le coup de feu.

C'est tout à leur honneur de ne pas avoir tu cette histoire sordide, mais au contraire de l'avoir racontée à tout le monde à bord, sur un ton mi-fâché, mi-amusé.

"J'aimerais bien retourner dire deux mots à ce charlatan" disaient les deux Ecossais – mais nous avions hélas, à ce moment-là, déjà quitté Alger. ■

Evelyn Waugh, *Bagages enregistrés*. Préface de William Boyd. Trad. Jocelyne Gouraud. Quai Voltaire, 1988. Titre original : *Labels*.

Jean Geiser, photographe-éditeur

Jean-Charles Humbert

Comme on l'a vu dans l'article "Les premières photos sahariennes", la photo a permis une connaissance du pays que la plume seule n'avait pu donner. Jean Geiser, que l'on connaît par ses cartes postales, fut l'un d'eux. Jean-Charles Humbert nous conte ici l'histoire de sa famille et s'est livré à un vrai jeu de piste tant les traces en étaient brouillées.

Les cartes postales illustrées du début du siècle représentent une association réussie entre le talent d'un photographe et la technique de la photogravure. Certains éditeurs s'étaient spécialisés dans leur région à l'exemple de Boumendil à Sidi Bel Abbès, Maure et Bougault à Biskra tandis que d'autres éditeurs couvraient l'Afrique du Nord et le Sahara comme Geiser, Neurdein ou Lévy. Les documents sur le travail de ces éditeurs font cruellement défaut. Le caractère artisanal de leurs productions, la personnalisation de cette profession et la tourmente qui précéda l'indépendance de l'Algérie ont dispersé les rares témoignages qui pouvaient encore exister. Peut-être au fond de quelque malle ou dans les recoins d'une arrière-boutique dorment encore des livrets ou des plaques qui seraient bien utiles aujourd'hui ? On aimerait en savoir plus sur ces hommes de l'ombre qui, grâce à leur œuvre, nous font encore rêver.

En toutes circonstances, il est des moments où l'imprévu vient troubler l'ordre établi et la recherche n'échappe pas à la règle. Ainsi, de tous les éditeurs de cartes postales consacrées à l'Algérie et au Sahara, Jean Geiser fut sans conteste le plus talentueux. Sa production de cartes postales fut importante, ses sujets variés et la qualité de ses reproductions sans égale. On était donc conduit à essayer d'en savoir plus sur cette maison d'édition de cartes postales et de mieux connaître l'artiste. Or, aucun ouvrage spécialisé ne fut en mesure d'apporter le moindre renseignement sur cette activité. La recherche débuta grâce à l'aide d'un spécialiste de la photographie : Serge Dubuisson. Pendant de longs mois, en France, en Suisse et en Algérie, nous avons tenté de retrouver le fil d'une extraordinaire aventure qui avait conduit, en 1848, une famille suisse de La Chauds-de-Fonds jusqu'à Alger.

Une publicité non datée mais antérieure à 1900 avait attiré d'abord notre attention : elle indiquait que le photographe-photographeur Jean Geiser, spécialisé dans les vues et types de



toute l'Algérie, tenait commerce, 7 rue Bal-Azoun et que l'entrée de son atelier était située sur l'escalier de la place de Chartres. Une seconde information précisait aussi que la Maison tenait une succursale spécialisée dans les sports équestres à Blida, 17 rue d'Alger depuis 1858. Un encart publicitaire de 1902 indiquait enfin que la Maison avait été fondée en 1854, deux ans après la mort du père de Jean Geiser, Lucien-Jacob Geiser, sur la foi d'un document d'archives.

L'annuaire des professions de 1877-1878 mentionnait encore l'activité de Jean Geiser comme photographe alors que celui de 1863 ne la signalait pas. Apparaissait aussi curieusement dans ce même annuaire de 1877-1878 un certain Jaimes Geiser, photographe d'un atelier sis 11 passage Malakoff et rue Neuve-Mahon et portant mention "Ancienne maison Alary-Geiser" tandis qu'une veuve Geiser, résidant rue Bab El Oued, dans le même quartier, vendait des cartes postales à la même époque. S'agissait-il d'une même famille qui, à un moment donné, s'était séparée ou s'agissait-il d'une homonymie ? L'annuaire de l'Algérie de 1901 mentionnait toujours Jean Geiser, 3 rue Saint-Louis et 2 place de Chartres, tandis que Jaimes Geiser ne figurait plus sur cette liste. Un patronyme d'origine étrangère identique, des adresses qui se recoupaient à l'intérieur d'un quartier bien délimité et une même activité professionnelle ne pouvaient être dus au hasard mais aucune preuve tangible ne venait étayer cette hypothèse.

On pouvait en déduire que "la Maison Jean Geiser" avait été fondée en 1854. A une date indéterminée, avant 1856 en tout cas, un certain Jaimes Geiser ouvrit un studio en se référant à une ancienne Maison "Alary-Geiser" qui fut probablement à l'origine de la naissance de cette dynastie de photographes puisqu'en 1852 le patriarche avait disparu et que Jean Geiser n'avait que quatre ans ? Des documents consultés ultérieurement nous apprendront qu'un dénommé Antoine Alary s'était associé un temps avec la veuve de Lucien-Jacob Geiser et son fils aîné Louis-Frédéric Geiser dès 1854. Jean Geiser a-t-il été initié aux rudiments de la photographie pendant les années qui suivirent, sous la houlette de son frère Louis-Frédéric et de celle d'Antoine Alary ? C'est probable si l'on sait qu'il reçut en 1872, à l'âge de vingt-quatre ans, un prix de la ville de Lyon. La seule question en suspens restait celle des liens de parenté entre Jean et Jaimes Geiser.

La découverte de l'acte de mariage de Jean Geiser allait relancer l'enquête et permettre d'établir une chronologie plus sûre. En annexe, était signalé le décès de Jean Geiser à Alger le 7 septembre 1923, date à laquelle la Maison Jean Geiser cessa toute activité. Bref, en 1900, Jean Geiser avait 52 ans et Jaimes Geiser avait quitté l'Algérie ou avait disparu. Cependant, il paraissait intéressant d'aller plus loin dans cette enquête sur une famille dont les ramifications nous permettraient peut-être de retrouver des témoins ou des documents sur cette profession d'éditeur-photographe en Algérie.

Il était acquis qu'en 1848, le patriarche, Lucien-Jacob Geiser, son épouse et ses trois garçons dont Jean-Théophile, notre futur photographe, avaient bien quitté La Chauds-de-Fonds

pour gagner l'Algérie. Ils s'étaient installés rue Neuve-Mahon et avaient fondé en 1854 deux établissements de photographies; Jean Geiser ouvrit un studio à son nom probablement vers 1868, acquit la nationalité française et une certaine notoriété dans ses activités. Cependant, il conserva toujours des liens avec son pays natal puisque sa dernière résidence portait le nom de "Helvétia" et que le consul de Suisse en Algérie faisait partie de ses familiers. Le cimetière de Saint-Eugène près d'Alger confirma le bien-fondé de nos hypothèses : sur le caveau familial figurait le nom des membres de cette grande famille dont le plus connu, avec Jean, fut son fils Charles Geiser, secrétaire du gouvernement à Alger.

Pour l'anecdote, cette piste nous permit de remonter, après bien des difficultés, aux descendants de Charles Geiser, Henri et Jean-Marc Geiser, grâce à qui il fut possible d'entrer en contact avec leur mère, Pauline. Pauline Geiser, veuve de Charles Geiser, n'avait pas connu Jean Geiser, mais elle avait connu sa belle-mère, Juliette, qui développait avec beaucoup d'adresse les clichés de son mari. Elle savait aussi que Jean Geiser n'avait pas vraiment le sens des affaires car il avait investi une partie de ses bénéfices dans l'achat de quelques palmiers dans le Sud et d'une maison en Tunisie dont sa famille ne sut que faire après sa disparition. En revanche, tous les documents qui auraient pu présenter ici un intérêt avaient hélas disparu dans les aléas des successions et de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, au début du siècle, la réputation du studio de Jean Geiser était bien établie. Les familles bourgeoises d'Algérie se rendaient volontiers chez lui pour les traditionnelles photos de famille. Nombre d'entre elles conservent aujourd'hui encore des clichés portant la signature de Jean Geiser.

Il restait enfin à s'interroger sur les méthodes de travail de ces artistes de la carte postale : aucun document ni aucun témoignage n'ont pu être relevés pour répondre à ces questions : les derniers indices ont probablement disparu dans la tourmente de 1962 et le temps a fait son œuvre pour les derniers témoins. Cependant en examinant attentivement les cartes postales de Jean Geiser, on constate que certains sujets sont photographiés en studio : portraits d'insurgés par exemple alors que d'autres sujets n'ont pu être réalisés que sur le terrain : vues générales ou documentaires. Faut-il supposer que Jean Geiser, comme d'autres, avait réussi ce tour de force de promener son objectif aux quatre coins de l'Algérie et du Sahara tout en s'occupant de ses studios et de son laboratoire ? La consultation d'un ouvrage édité en 1902 par Jean Geiser, *Souvenir d'In Rhar*, du lieutenant J.-B. Martial réserva une surprise : les clichés de cette plaquette, œuvre du lieutenant, étaient ceux utilisés par Jean Geiser pour la réalisation de ses cartes postales : photos du combat d'In Rhar ou celles des oasis sahariennes.

Le procédé était probablement courant à l'époque et la paternité des clichés attribués au lieutenant Martial n'enlève rien à l'excellent travail de reproduction de l'éditeur. Simplement cette découverte nous éclaire un peu plus sur l'origine des épreuves qui présidaient à la fabrication de certaines cartes postales. On mesure mieux aussi l'importance des clichés rapportés par les premiers photographes du Sahara. ■

La carte postale tunisienne

René Pellegrin

Dans notre "musée", la carte postale a tout à fait sa place et nous poursuivrons son histoire à travers d'autres numéros. Cet article nous a été aimablement communiqué par Luc Tricou qui a fondé une association de cartes postales d'Afrique du Nord et publie une petite revue *AFN Collections*.

La Tunisie est le pays ayant eu le plus petit nombre d'éditeurs d'Afrique du Nord.

Le précurseur est incontestablement le photographe Garrigues qui vers 1900 couvra l'ensemble de la Tunisie. Ses clichés, sobres et réalistes, à caractère artistique, en noir et blanc, légendés en caractères italiques rouges de même que sa griffe en caractères romains, permettent d'identifier sa première série où l'on trouve ses Vues de Tunis, Mariage arabe ou encore Basilique de Carthage.

A la même époque, un libraire tunisois, Emmanuel d'Amico, fait à son tour éditer une série de cartes artistiques de qualité avec vues de paysages et de marines. Garrigues sort de nouvelles séries numérotées, dont une coloriée.

Quelques années plus tard, de nombreux photographes tunisois créent leurs collections tels Soler, Decloncoit ainsi que A. Muzi de Sfax qui couvrira plus particulièrement le Sud tunisien. Il semble que ces cartes aient été tirées par des imprimeurs locaux

Succédant à Garrigues, décédé après la Grande Guerre, Lehner et Landrock, durant trois décennies, régneront sur le marché de la carte postale tunisienne, aussi bien noir et blanc que couleur. Ils signeront leurs cartes d'un double L et parfois de leurs patronymes.

N.D, de Strasbourg, et L.L, de Paris, débarquent à leur tour en Tunisie et s'attachent tout particulièrement à saisir les scènes de rues que leurs prédécesseurs avaient pratiquement délaissées. Scènes de rues, marchés, artisans, marchands, charmeurs de serpents, conteurs, musiciens seront à jamais immortalisés.

Les années 30 furent l'âge d'or de la carte postale tunisienne, prisée aussi bien par les autochtones que par les "Pieds Noirs", les métropolitains, les appelés du contingent, les militaires de carrière en garnison et les touristes, peu nombreux à cette époque. Corses et provençaux mais aussi Italiens, rendant visite à leurs compatriotes installés en Tunisie, pour certains depuis deux ou trois générations, n'avaient que l'embaras du choix devant les tourniquets des kiosques, les librairies et les étals des commerçants installés autour de

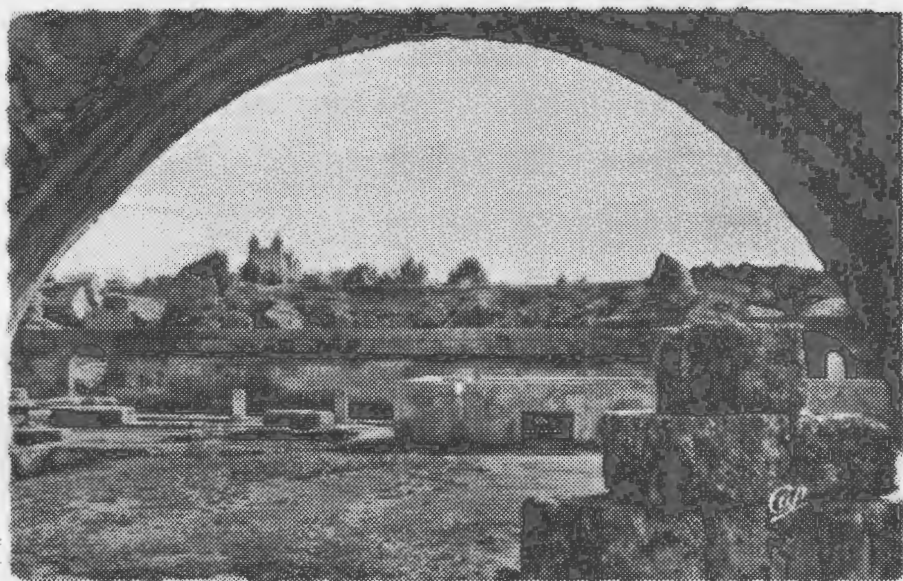
* Association La Mémoire à travers les collections. 2, rue Lafayette. 65170 Aubière.

la grande poste de Tunis, rue d'Italie. Pochettes, carnets détachables, dépliants ou à l'unité, de tous styles, allant de l'édifice public à l'œuvre artistique, sans oublier les nus à caractères purement locaux, en l'occurrence des Bédouines.

Durant ce demi-siècle d'histoire de la carte postale à travers la Régence de Tunisie, des événements furent immortalisés comme des expositions, des voyages de personnalités politiques ou de souverains régnants ou déchus. Ces cartes, à tirage limité, étaient généralement introuvables sur place.

De même, certaines localités de l'intérieur et quelques organismes comme le musée Lavigerie ou celui du Bardo, l'école coloniale d'agriculture ont eu leurs propres éditions. Quant aux séries rares, elles concernent surtout Garrigues qui eut l'honneur de réaliser trois ou quatre portraits de souverains husseinites, la vie au palais, leurs réceptions, leurs déplacements en carrosse et même leurs funérailles. Elles ne représentent qu'une vingtaine de cartes. Autre rareté, les cartes éditées par des domaines, des entreprises et des artisans, dont les tirages ont été limités à quelques centaines d'exemplaires.

La carte postale tunisienne a toujours intéressé les collectionneurs comme en témoignent ces albums constitués par ces amateurs d'exotisme ou de nostalgiques des plages de l'Est tunisien et des oasis du sud qu'ils ont découvertes en tant que touristes, militaires, fonctionnaires ou encore religieux et que l'on peut découvrir lors d'expositions, en particulier à Paris, Lyon, Toulon ou Marseille, d'où étaient originaires ces collectionneurs. ■



Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Bugeaud, par *Jean-Pierre Bois*, Fayard, 1997, 170 F.

As-tu vu la casquette au père Bugeaud? Bien souvent la connaissance que l'on a du personnage s'arrête là. Cette réflexion est à peine exagérée! Et pourtant, le personnage vaut que l'on s'y arrête. Sa bibliographie comporte une trentaine d'articles importants et d'ouvrages. Celui-ci, plus de 600 pages, est l'œuvre d'un spécialiste DE TACTIQUE, d'histoire militaire. Il s'intéresse aux problèmes tactiques et aux écrits théoriques sur la guerre. Dans son introduction, il dit : "L'objectif de cette nouvelle biographie est double. D'une part, ne pas réduire la vie de Bugeaud à l'un de ses aspects majeurs... celui qui fait de lui l'Africain... Sa vie ne se résume pas à la guerre... Il est l'un des notables dont l'action multiforme transforme son département et dont les choix politiques pèsent sur les destinées nationales du royaume... L'on comprendra ainsi comment le dernier-né d'une famille nombreuse de petite noblesse qui aurait pu être... un demi-solde ranci, devient l'un des principaux acteurs de son temps." C'est avec grand intérêt que nous suivons l'auteur dans cette quête d'un inconnu trop connu.

L'œuvre du colonel Carbillet au Sahara, 1927-1940, par *Jean-Charles Humbert*, Editions Jacques Gandini, 1997, 145 F.

Voici encore un personnage complexe, secret, qui, pendant dix ans, a administré un territoire grand comme deux fois la France, en pleine mutation. Il y donnera la pleine mesure de son talent d'organisateur, d'urbaniste et même de diplomate. Il est difficile de résumer en quelques lignes une œuvre aussi étendue. Le mieux qu'il reste à faire, c'est de lire ce livre

qui non seulement révèle un personnage fort étonnant, appartenant à cette lignée de Sahariens ayant accompli une œuvre considérable et n'en sont pas moins méconnus. Merci à l'auteur et à l'éditeur de nous permettre cette découverte. L'ouvrage est bien illustré.

Tlemcen au passé rapproché, par *Louis Abadie*, Tome II, Ed. Jacques Gandini, 235 F. Dans ce deuxième tome, l'auteur nous fait revivre la vie quotidienne dans sa ville, de 1937 à 1962. Il évoque la mémoire multiple : la nature, l'activité économique et sociale, l'artisanat et le tourisme, les arts et les lettres, les hommes, les sports et les loisirs, autant de chapitres qui rendent très présents ces moments du passé. L'album est très illustré de documents fort intéressants.

Ainsi furent Algérie et Sahara, par le père *Roger Duvollet*, Collège Saint-Georges du Martroy, 70000 Vesoul, 1997, 86 F. franco.

Ce tome, le dix-huitième que le père Duvollet a consacré à l'Algérie, comporte 256 pages, 570 photographies et cartes. Divers sujets sous les titres généraux de *Alger et le Sersou, Oran et Tlemcen, Kabylie, Constantine et Philippeville, Sahara*. La documentation est absolument remarquable et quand on connaît le bureau dans lequel travaille le père on est d'autant plus admiratif. Personnellement je serais très heureuse qu'un étudiant choisisse ces volumes comme sujet de mémoire, une étude des villes et des villages de l'Algérie et du Sahara. Il y a là une matière exceptionnelle, un matériau pour un travail historique qu'il serait dommage de ne pas exploiter. Une fois de plus, il faut remercier le père Duvollet de sa patience et de la récolte des documents.

Eliou, ma Tunisie en ce temps-là, par Myriam Houri-Pasotti, Ed. Gil Wern, 17 rue du Poitou, 75003 Paris, 1995, 135 F.

Eliou, le grand-père de l'auteur, est la figure de proue de ce récit, celui qui guide le bateau des souvenirs. "Ce que ma grand-mère d'abord, ma mère et ma tante ensuite, me racontaient de leur enfance était si différent du monde où je vivais, la vie et la fin de mon grand-père me semblaient tellement hors du commun que, dès l'école primaire, j'avais désiré les transmettre par l'écriture... Avec la maturité, j'ai compris qu'il me fallait faire revivre les personnages comme ils devaient avoir été, qu'il me fallait en quelque sorte entrer dans leur peau et laisser couler leur sang dans mes veines." C'est tout à fait l'impression que l'on peut retirer de la lecture de cette sorte de chronique au jour le jour, tout à fait passionnante. Et voici la dernière vision que l'on aura de lui : "Rahil l'accompagna à la porte et le regarda partir. Tout habillé de neuf : pantalon gris foncé, *farmla* et *menten* gris clair, burnous sur l'épaule et canne d'ébène à la main, elle lui trouvait l'allure d'un bey."

Benjamin Sarrailon 1900-1989, peintre des visages de l'Algérie, préface de Floriane Moutte-Sarrailon, avant-propos de Jean-Pascal Hesse. 200 F. port compris. Commande à adresser à Mme Sarrailon, 65 rue Charles Serre, 13300 Salon-de-Provence.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un album de 84 pages de format 210 x 210 et comporte 80 reproductions en quadrichromie. Une fois que l'on a donné ces précisions, il reste à dire l'essentiel, la qualité. Et aussi l'émotion qui se dégage de cet album. Rappel de la personnalité attachante du peintre et joie de retrouver sous son pinceau tant de paysages, d'hommes et de femmes qui nourrissent notre mémoire. Merci à madame Sarrailon de nous avoir permis cette joie. Nous reparlerons plus longuement de ce livre et de Benjamin Sarrailon.

D'une jetée, l'autre, par Pierre Dimech, Editions Jean Curutchet, 64640 Hélette, 135 F. N. livre de souvenirs, ni fiction, cet ouvrage de

Pierre Dimech est fait de récits, de réminiscences communes à ceux qui ont vécu près de cette jetée méditerranéenne. La couverture nous met tout de suite dans le bain : c'est une médaille de la Compagnie générale transatlantique représentant un paquebot fendant les flots de la Méditerranée de Marseille à Alger à moins que ce ne soit l'inverse ! Mais là on touche aussi à l'un des amours de Pierre Dimech, les paquebots, très présents dans ces récits. Et l'auteur nous amène à l'autre jetée, celle de l'exil et c'est là une autre histoire : on n'oublie rien mais il faut vivre.

Racines de papier, par Lucienne Martini, préface de Jean-Robert Henry. Publisud, 75013 Paris, 198 F.

L'auteur sous-titre ainsi son travail : essai sur l'expression littéraire de l'identité pieds-noirs. En exergue : "Identité, mémoire, patrimoine : les trois mots clés de la conscience contemporaine." (Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*) et aussi : "Mais quoi ? Il n'est de secours qui ne vienne des racines. Et les miennes, où sont-elles ?" (Jean Sénac, *Les Désordres*). Dans sa préface, Jean-Robert Henry présente le travail universitaire de Lucienne Martini et ses trois parties : le temps de la révolte, la nostalgie et l'apaisement de l'ouverture. L'auteur traite donc ces trois parties qu'elle développe et "explícite" par des citations. Il était bon de donner à cette expression littéraire des Pieds-Noirs ses lettres de noblesse universitaires. Lucienne Martini a su utiliser les matériaux épars de cette recherche qui n'avaient jusqu'à jamais dépassé le cadre d'articles ou de brochures. Une importante bibliographie complète ce travail fort sérieux. Une précision : p. 290, les articles fournis par Janine de la Hogue ne sont pas des tapuscrits mais des photocopies d'articles publiés, en particulier *Une histoire qui laisse des traces*, article important paru dans la revue *L'Algérieniste*, les autres articles ayant paru l'un dans l'ouvrage *Les Pieds-Noirs*, éditions Lebaud, un autre dans la revue *Coup de Soleil*. Qu'elle me pardonne de donner ces précisions qui, à mon sens, sont indispensables au sérieux des références.

Tchatcharolle existe, je l'ai rencontré

Jean Benoît

Jean Benoît publiait, en 1989, un petit livre savoureux, en alexandrins pataouètes. Ce récit, attribué à Tchatcharolle, nous introduisait au cœur d'une bien agréable coutume, la Saint-Couffin. La Saint-Couffin, c'était, là-bas, en famille ou entre amis, la sortie à la mer, à la rivière ou à la campagne, le dimanche et – surtout – les lundis de Pâques ou de Pentecôte. En postface, il a écrit ce texte qui est une manière de mémoire "cheminante".

Tchatcharolle existe. Je l'ai rencontré le 8 novembre 1942¹, au Chantier de Jeunesse 104, à Djidjelli, arrondissement de Bougie, département de Constantine, aux heures encore claires de l'Algérie de papa.

Accourté de l'uniforme vert forestier des jeunes de France, il poussait, avec componction et ennui, une besogneuse brouette empanachée de fumier, privilège que lui octroyait sa récente affectation chez les muletiers.

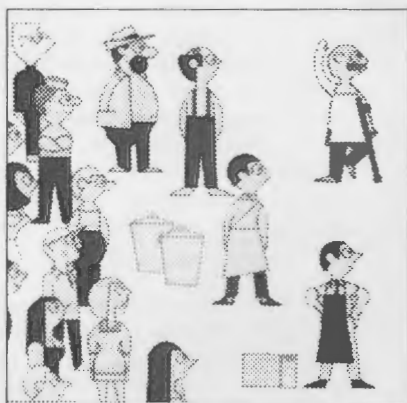
Au 104, les muletiers jouissaient du bénéfice de franchir – avec le ravitaillement qu'ils véhiculaient dans de brinquebalantes arabas – les portes de la

Citadelle au sein de laquelle se morfondait le morose troupeau des autres jeunes de France.

De la mission dans les camps forestiers, on rentrait avec des œufs frais, des cigarettes et des rations K ou U généreusement distribuées par nos récents alliés, des litres de vin titrant 13 degrés, et des poulardes attrapées d'un revers de fouet pour finir dans une gamelle, sur les braises rougeoyantes de la forge.

En compensation, on assurait d'épisodiques pansages, on distribuait un poussiéreux fourrage, on était censé renouveler de quotidiennes litières, et l'on menait les bêtes boire aux abreuvoirs, par rang de huit, avec la virtuosité de l'écurier de cirque.

Analphabète intégral, Tchatcharolle avait recours à mes services pour rédiger les lettres destinées aux membres de sa famille, afin de leur faire « assaïr de ses nouvelles qu'elles sont très bonnes et j'espère les vôtres de même ».



¹ — Si la date ne vous rappelle rien, je précise que, la nuit même, eut lieu le débarquement anglo-américain en Algérie, début de vingt ans de caoulade (pour parler pataouette) ou de sacs d'embrouilles (pour parler français).



Tandis que je faisais courir ma plume sur le papier, il contemplait avec envie mes pattes de mouche et se faisait donner maintes explications sur les hiéroglyphes que je traçais. De missive en missive, de nouvelles en nouvelles, de curiosité insatisfaite en curiosité satisfaite, il en vint assez rapidement à se faire inculquer des rudiments d'alphabet, de lecture et d'écriture, et – comme il disait – à « écrire et à lire de sa propre main ».

C'est alors qu'une note de service, descendue du cosmos étoilé d'un lointain état-major, ayant intimé aux jeunes de

France d'aller se faire voir chez les tirailleurs algériens, la loterie-ballet des tableaux d'effectifs se chargea de séparer le disciple de son maître.

Passa le temps, sonnèrent les heures...

Après presque un demi-siècle de mutisme – suivi de la dispora qu'on sait – j'ai récemment reçu, de mon Tchatcharolle oublié, le gribouillis de sa *Saint Couffin**, accompagné d'une mention impérative et laconique bien dans la manière de mon ancien manieur de mulets : « Salut ! Moi, ça va. Et toi de même j'espère. Tu lis et tu laisses comme c'est. Juste t'i arrange les dessin ac des rond que c'est des vrai rond et les trait que c'est des trait droit, pour que ça fait joli ac l'histoire. Après, tu fais le livre pour que les gens i lit ça que j'ai écrit. Allez, tchao ! »

Ni adresse, ni mention d'une vie écoulée depuis un demi-siècle.

Sachant qu'un éditeur ne prendra pas le risque de se lancer dans une aussi périlleuse aventure, je remplis, à mes frais, la mission qui m'est intimée, en bon exécutant ainsi que l'exige la discipline qui fait la force des armées. Car je me souviens que Tchatcharolle, hiérarchiquement a, sur moi, le privilège d'une ancienneté devant laquelle je dois m'incliner...

Quand, le 8 novembre 1942, croisant mon chemin, il eut lentement posé sa brouette d'odorant fumier, ce fut pour engager un dialogue sans équivoque :

— Salut ! Moi, c'est Tchatcharolle. Et toi ?

Mon identité déclinée, il enchaîna :

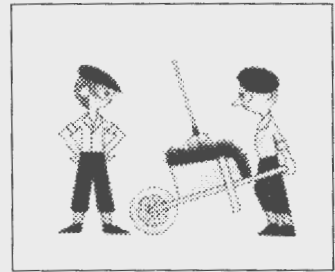
— Quand c'est t'i as été incorporé ?

— Ce matin.

— Moi, c'était hier ; alors, je suis plus ancien que toi.

Après quoi, avec la superbe péremptoire des grands manieurs d'hommes, il laissa tomber :

— Tiens ! maintenant c'est toi que tu pousses la brouette...



* Edition Jean Benoît, 440 route de Vulmix, 73700 Bourg-Saint-Maurice. Dessins de Jean Benoît

Pourquoi pas une division ? La Marocaine

Dire en peu de mots,
Inquiets de ne pas être
Vrais, surtout si l'on
Invente, si l'on met en
Scène tant de choses
Incroyables, que ce soit,
Osons le mot, en chantant
Non pour se moquer,

Mais pour faire partager
Avec esprit, la vie peut-être
Réelle sans l'être tout à fait,
On doit avoir du détachement
C'est ce qu'on appelle l'ironie,
Avec aussi un tendre respect,
Inventant ce que nul
Ne peut nier vraiment,
Enfin, bref, être chansonnier... !

La Division Marocaine, fameuse à son époque, a peut-être, de nos jours, été un peu oubliée. Avant de lui rendre, plus sérieusement, un hommage mérité, il est fort bon aussi d'évoquer son souvenir en chantant. Cette Division Marocaine, constituée dès les premiers jours d'août 1914, au Maroc, sous les ordres du général Humbert, est presque aussitôt engagée dans les combats en France. *"La Nouba, les combats, écoutez, regardez ! Les voyez-vous, bronzés, les grands Turcos d'Afrique, Glorieux fous, soldats de la République ! Ceux du Maroc, de l'Artois et de la Champagne, Cités parmi les héros de la campagne."*

Mais la verve héroïque n'est pas la seule à se manifester. La troupe théâtrale de la Division crée des revues spirituelles et joyeuses. En avril, 1917, l'une d'elles intitulée *A la marocaine*, écrite par le lieutenant Grémillet, comportait une suite de sketches amusants au style vif, alerte, des couplets entraînants comme "Ils ont marmité mes radis" que chantait un poilu-jardinier qui avait planté ses radis sur le bord de sa tranchée, radis écrasés par les obus allemands. On y voyait successivement un représentant de chaque régiment glorifiant chacun le sien. Le tirailleur vint chanter :

*"En France quand l'Tirailleur débarqua,
Arbi chouïa barka,
Il regretta son soleil d'Alger, Barka la Kaouadgé.
Mais un Roumi, sans peine,
Lui rendit l'âme sereine :*

*Pas b'soin d'soleil mon vieux
Puisque tu t'en vas au feu !*

La seconde revue, en 1918, s'intitulait *Système D...M*. L'une des chansons sur l'air de *La Madelon* eut un grand succès : *Au cantonn'ment, dans un village de l'arrière
Qu'un frais minois nous soit gaiement accueillant,
On s'dit : "Cré nom, j'n'ai qu'à paraître pour plaire,
C'est évident, j'suis un nouveau Don Juan !
Mais l'on se tromp' car cette aubaine
N'est notre ouvrag' que partiell'ment...
C'est l'prestige de la Marocaine
Qui agit sur la belle enfant !
On croit qu'c'est nos beaux yeux qui nous val'nt d'être
vainqueurs
Et c'est à la D.M. qu'elle a donné son cœur !"*

La Division Marocaine poursuit sa marche triomphale à travers la Lorraine, le Palatinat et arrive à Ludwigshafen où est représentée en 1919 la troisième et dernière revue de Grémillet qui s'appelle *Secteur Sang Neuf* et rappelle la fierté d'être de la Division.

*Mais ce qui fait encore la magique beauté
Ce qui lui donne une valeur particulière
C'est autre chose et plus : d'abord notre fierté
D'avoir toutes les fourragères
Enfin l'orgueil d'avoir mieux qu'un chiffre pour nom :
Nous nous parons d'un titre à l'allure bastaine
Et nous sommes joyeux car nous nous appelons
La Division Marocaine.*

J.L.H.

Documentation :

Capitaine Léon Lehuraux, *Chants et Chansons de l'Armée d'Afrique*, Ed. P. et G. Soubiron, Alger, 1955.